

UNE RÉFUTATION DU SOCIALISME PAR M. WELLS

M. H. G. Wells, le romancier anglais bien connu, est en train de publier un roman en trois volumes, intitulé *The World of William Clissold* (Ernest Benn). Les deux premiers volumes ont déjà paru, et le troisième est attendu le 1er novembre. Dans un avant-propos curieux, qu'il place avant même la page de garde, M. Wells proteste contre ceux qui lui ont attribué les idées des personnages fictifs qu'il a créés, et affirme que, dans le cas présent, son M. Clissold est bien M. Clissold, c'est-à-dire un spécimen d'esprit libéral moderne à tendances socialisantes, et qu'il n'a aucun rapport avec M. Wells. Voilà qui ne laisse pas d'être embarrassant pour tous ceux qui, comme mon savant ami M. Connes, professeur à l'université de Dijon, se sont efforcés de débrouiller les meandres de la pensée de cet écrivain anglais (1). Mais enfin, dirions-nous à M. Wells par manière de préface à cet article, une biographie psychologique comme celle qu'il fait de l'imaginaire Clissold doit bien contenir quelque chose de la pensée de son créateur. Si je dis que Jeanne d'Arc a été représentée par M. Shaw comme plaçant son jugement individuel au-dessus des décrets de l'Eglise, et que M. Shaw en a fait ainsi une protestante avant la lettre, l'auteur irlandais va-t-il venir me dire : « Pardon ! ce n'est pas moi, c'est Warwick et Cauchon qui l'ont dit ! » Nous savons de reste que Molière n'est pas Alceste, ni Chrysale, ni Cléante; il ne se serait pas défendu d'être un peu dans chacun d'eux. Lorsqu'il s'agit, non pas d'un écrivain dramatique, mais d'un romancier imaginaire qui aime par-dessus tout à philosopher sur son siècle et ce qui l'a précédé, remontant carrément jusqu'aux origines du monde, l'extériorisation de l'auteur à laquelle M. Wells prétend est assez difficile à défendre. C'est pourquoi nous persisterons à considérer qu'il y a un peu de Wells dans

la pensée de William Clissold, comme il y en avait aussi dans M. Britling, ou bien dans Benham de la *Recherche magnifique*; et dans tous les autres livres du même auteur, où la part de la philosophie sera plus grande que celle de la simple narration, il nous paraît qu'on peut légitimement reconnaître, avec des réserves, la pensée du créateur dans certains de ses personnages.

Le monde de William Clissold, c'est la fin du dix-neuvième et le début du vingtième siècle en Angleterre, et plus particulièrement la vie de William et de son frère Dickon, assombrée à son début par la banqueroute frauduleuse et le suicide de leur père. Les deux jeunes gens, pendant qu'ils suivent des cours scientifiques à Kensington vers 1890, se demandent comment ils vont à leur tour aborder ce monde des affaires et de l'argent que leur père a conquis, puis perdu. Ils « réussissent » tous les deux, suivant l'expression consacrée, et font figure dans le monde; mais cela n'a aucun intérêt. Ce qui absorbe William Clissold vieillissant, je veux dire M. Wells, c'est l'évolution de la pensée du jeune William, qui dans ces jours difficiles à l'université était devenu socialiste, comme beaucoup de jeunes gens, puis avait percé à jour le sophisme de cette doctrine.

C'est ici que Wells, en se plaçant au point de vue d'un esprit scientifique, se livre à une réfutation en règle du socialisme, non pas en tant qu'aspiration naturelle dans notre époque industrielle, mais en tant que doctrine formulée par un gros Allemand barbu réfugié à Londres, et qui avait pour nom Karl Marx. Un chapitre très curieux, intitulé « Psychanalyse de Karl Marx », constitue une vive critique de ce théoricien dont les Moscovites ont fait un dieu, et une charge à fond contre le bolchevisme, avorton

(1) Georges Connes : *Etude sur la pensée de Wells* (Hachette).

monstrueux du socialisme. Pour bien comprendre cette démonstration de Wells, qui ne sera pas goûtée en Russie, il faut convenir d'abord qu'il se défie d'un certain nominalisme moderne, par lequel nous sommes enclins à croire que derrière tout nom doit se trouver une chose ; le savant accoutumé à envisager les faits eux-mêmes est moins sujet à être victime de cette erreur que l'érudit, qui vient facilement théoricien et constructeur de systèmes. Le mot « système » lui-même est des plus dangereux, parce qu'il nous fait imaginer un ordre logique et raisonné dans des phénomènes qui ne sont qu'un amas confus de choses assemblées par le hasard. Ainsi l'on dit le « système féodal » et l'on se représente toute une organisation sociale présentant la régularité d'un bel édifice dans ce moyen âge qui fut une période atroce d'anarchie, de guerres et d'horreurs de toutes espèces. De même encore, ce savant Marx, vivant petitement à Londres, aigri par sa jalousie à l'égard des classes possédantes, passant des journées dans la salle de lecture du British Museum, « endroit qui m'a toujours fait penser à l'intérieur d'un gnomètre », mal payé pour des tâches journalistiques, recevant quelques subsides de son disciple Engels, marchand allemand de calicot à Manchester, a imaginé un jour le « système capitaliste » pour désigner l'assemblage de forces désordonnées qui ont constitué notre société moderne, sous la direction du pur hasard. Ce Marx souffrait du foie, et je le soupçonne d'avoir pris trop peu d'exercice, et peut-être d'avoir fumé à l'excès. C'était souvent le cas pour ces Victoriens aux lourdes barbes qui nous venaient de l'étranger. Il cultiva une immense barbe de rabbin à une époque de barbes magnifiques. Cela devait l'empêcher de se livrer au moindre exercice, tout autant qu'un goitre. Dans ses portraits, ses yeux dominent cette barbe, avec un air prétentieux et gêné. Au-dessous d'elle, j'imagine qu'on devait voir les pans d'une redingote, des pantalons et des bottes à élastiques. On disait qu'il était susceptible sur des questions de fidélité et de préférence, ce qui est plus souvent un symptôme de vie sédentaire qu'un défaut de caractère, et la partie achevée de

son gros ouvrage sur le *Capital* est trop travaillée, trop réécrite, rendue difficile à lire par un excès de corrections et de remaniements. Tel est le personnage qui, sans aucune véritable formation scientifique, sans les dons magnifiques de Darwin et son contact perpétuel avec la réalité, se mit un jour à « faire concurrence à Proudhon dans l'art d'appliquer les nouveaux trucs intellectuels de Hegel aux idées nouvelles du socialisme ».

A quoi se réduit en somme l'œuvre de cet individu, dont Wells vient ainsi d'analyser la personnalité malsaine ? « Il a imposé à notre énigmatique tumulte économique son illusion d'un système ayant un commencement, un milieu et une fin ; il a rangé la société en classes qui laissent presque tout le monde en dehors de toute classification ; il a proclamé sa « guerre sainte », la guerre de classes, à un petit auditoire qui allait croissant ; puis il s'en est allé dignement au cimetière de Highgate, sa mort n'amenant qu'une trêve momentanée dans les querelles grossières de ses disciples. » Partant d'un fait qui se produisait à son époque, l'extension des entreprises industrielles, Marx en a tiré une généralisation très discutable, à savoir que le capital tendra à se concentrer de plus en plus en des mains moins nombreuses ; il a simplifié la réalité sociale en mettant dans une seule classe, les capitalistes, les personnages les plus variés, depuis les ingénieurs jusqu'aux agents de change, qu'il a supposés purement « acquisitifs », et il a mis en regard les Ouvriers, qu'il a imaginés tous les mêmes ; puis il a rêvé d'un conflit entre ces deux classes, prophétisant le triomphe éventuel de la seconde. La tendance romantique de Marx à idéaliser l'ouvrier et à rabaisser les patrons, qui est à l'origine de toutes ces caricatures des journaux communistes représentant le noble Travailleur, aux muscles énormes et à la tête très petite, tenant un marteau sur une enclume, apparaît à Wells comme résultant des troubles hépatiques de ce gros savantasse qui admirait la force physique parce qu'elle lui manquait, et enviait les gens qui avaient su conquérir une existence opulente et libre. Tous ces traits, y compris le dédain des communistes pour la « petite bourgeois-

sie », parce qu'ils ont une tendance aristocratique se rattachant aux prétentions quasi nobiliaires de feu Marx et de sa femme, complètent l'analyse des éléments émotifs et physiques bien plus qu'intellectuels qui, suivant Wells, sont à la base de la doctrine communiste.

Les terribles résultats qu'a produits en notre temps l'œuvre marxiste en Russie sont ensuite étudiés par Wells, car son Clissold, comme lui, a visité la Russie soviétique en 1920. Lénine, avant la révolution russe, avait parlé avec envie et avec mépris des écrivains, gens instruits et influents, « gentillâtres intellectuels », comme il disait, que l'on saura faire « dominer par les ouvriers armés ». Et, après l'avènement de Lénine, Wells-Clissold a bien vu à Petrograd les savants et les artistes casernés dans un vieux palais, pompeusement baptisé « maison de la science », mourant de faim et de froid, sous la domination effective d'un « ouvrier armé », en l'espèce un certain Rodé, extenancier de restaurants mal famés sur la Néva. La révolution russe elle-même n'est aucunement la réalisation du rêve de Marx, ce conflit des deux classes qu'il s'était plu à imaginer ; c'est, simplement un accident, survenu à la faveur de la débâcle des armées mal équipées et épuisées du régime tsariste. Des étudiants, des agités, au milieu de cette anarchie,

se sont emparés du pouvoir, tremblants de peur, et se sont mis à tuer, à tuer sans cesse, ivres de sang et d'irresponsabilité. « Ils ont tenu la Russie depuis. Ils l'ont tenue parce que les Blancs sont pires qu'eux, et parce qu'ils défendent les paysans de l'ingérence étrangère et d'un retour au régime détesté des grands propriétaires. Mais il semble y avoir quelque incertitude, même dans le parti communiste, sur la profondeur et la qualité de la haute synthèse résultant de tout cela. Il y a une anicroche dans la séquence hégélienne ; aucun système n'est apparu. Il n'y a pas de système communiste ; c'est une négation, un vide se donnant la forme d'un projet. »

Aucun adversaire du communisme ou du socialisme n'a prononcé encore un réquisitoire aussi vigoureux contre les doctrines funestes qui ont ruiné sous nos yeux un grand pays. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce paradoxe d'un socialiste contre le socialisme, c'est qu'il procède d'un désir sincère de plus de science et de plus d'intelligence dans l'étude des faits sociaux. « Le socialisme qui était créateur, est assommé, et le communisme, qui est le sabotage de la civilisation par des gens déçus, a usurpé son nom et son héritage. »

ROBERT-L. CRU
(Le Temps)

CE QUE DISAIENT D'EUX-MÊMES LES FRANÇAIS DU QUATORZIÈME SIÈCLE

Ce que pensaient et ce que disaient d'eux-mêmes les Français, il y a quelques siècles, nous avons une rare occasion de le savoir. C'est une discussion passionnée qui a surgi à un certain moment de l'histoire, et qui a duré des années, pour et contre la France.

Il s'agissait du retour de la papauté à Rome, après un exil de plus de soixante ans en France. La décision en fut prise brusquement, à l'improviste, et accomplie presque aussitôt, au printemps de 1367, par le pape Urbain V.

Ce départ inopiné causa naturellement en Italie une joie très vive, et, en France, une égale consternation. La France se croyait ou-

tragée, et Rome triomphait. Des controverses surgirent, violentes et prolongées. Il nous reste toute une petite littérature de lettres, pamphlets, invectives, dont j'ai publié moi-même récemment le dernier morceau connu.

Ce qu'il y a de vivant dans ces diatribes, ce qui en fait des documents dignes d'analyse, c'est qu'il s'en dégage, si je puis dire, une discussion de l'âme française, une critique et une défense du caractère français.

La bataille commence, du côté romain, par une longue lettre qu'avait adressée au pape, pour l'encourager au départ, l'homme le plus fameux de ce temps et de bien des temps, François Pétrarque.

« Du côté français répondent un orateur, Ansel Ch quart — qui passait pour un des meilleurs maîtres de l'université de Paris, — un moine hospitalier, Jean de Hesdin, théologien assez notable ; enfin un auteur tout à fait inconnu dont M. Henry Cochin a publié la réplique en 1921.

Avec leurs contemporains ils sont unanimes à revendiquer pour la France un mérite général : la sécurité, l'ordre, le bien-être.

La France prétendait être la nation la plus sûre, la plus calme, la mieux administrée. A cela les étrangers ne contredisaient point, et Pétrarque lui-même en convient.

Jean de Hesdin trouvant devant lui, dans le débat, le nom de « Jérusalem », le prend sans hésiter pour le symbole même de la France.

« Jérusalem ! dit-il, ce nom veut dire en hébreu : *Vision de paix* ! »

La France est le pays de la paix. Il est aussi le pays de la liberté. On n'en peut pas dire autant de tous les pays ! Le Français connaît l'Italie que les haines des partis écrasent et où « personne, dit-il, n'a la possession, je ne dis pas de ses biens, mais de sa personne même ». En France, au contraire, chacun vit comme il lui plaît !

Voilà ce que dit le moine cartésien, et mon obscur anonyme va surenchérir. En France, clamera-t-il, tout le monde est libre, et non pas seulement les Français. La France est hospitalière, ouverte à tous les étrangers. Ils viennent en foule en France, et quand ils y sont, ils y restent — preuve qu'ils s'y trouvent plus agréablement que chez eux. Mais ce n'est pas tout : ils y font leurs affaires ; ils y gagnent des fortunes ! Et les Français en sont bien aises.

A ce dernier trait, vous reconnaissez les Lombards, dont les comptoirs remplissent nos villes.

L'adversaire avait osé dire : « En France, il n'y a pas de gens doctes ! » On répondait : « Il y en a, il y en a toujours eu ! » La France abonde en « esprits subtils et ingénieux ». On en donne la preuve en citant les noms des plus renommés de nos scolastiques. On célèbre la philosophie qui alors triomphe à Paris, la seule vraie, celle d'Aristote. Et l'on interpelle les Romains : « Et vous ? Pouvez-vous citer chez vous des maîtres de physique et de métaphysique ? »

En outre, on se vante d'exceller dans certaines spécialités. Ainsi les Français se disaient supérieurs dans les « arts mécaniques », ces arts où l'intelligence et l'habileté manuelle se combinent. Il s'agit ici assurément de ces arts dont les audaces nous surprennent encore, l'architecture notamment avec l'envolée des voûtes et les dentelles des clochers.

Voici une autre spécialité, et bien importante : les Français excellent dans la musique. Dans l'art musical, comme on sait, le XIV^e siècle marque une notable évolution. La France prend une grande part de cette réforme, par l'influence d'un homme que Pétrarque lui-même tenait en très haute estime, Philippe de Vitry.

Rien de tout cela ne pouvait toucher l'adversaire.

Pétrarque, enveloppé dans les grandeurs romaines, traitait les Français de vantards, et leur opposait les grands noms latins des Cicéron, des Virgile, des Sénèque, des Tite-Live. Il leur opposait l'histoire, l'histoire tout entière, car l'histoire n'est pas autre chose que la gloire de Rome !

Et les Français de repliquer : Où sont les vantards ? Les Romains s'enorgueillissent d'une gloire qui est morte et enterrée depuis des siècles.

Mais voici ce qui mettait nos ancêtres en rage : Pétrarque, qui vivait par l'imagination dans l'antique gloire romaine et oubliait l'œuvre des âges, mettait toujours les Français au rang des « barbares ». Tout ce qu'il daignait leur concéder, c'est qu'ils étaient « les plus doux des barbares ».

C'est pour répondre à une pareille insulte que Jean de Hesdin a dressé une liste, instructive, sinon tout à fait originale, une sorte de litanie des mérites des Français.

Ce ne sont pas des barbares, les gens qui possèdent :

Tempérance dans la nourriture.
 Élégance dans la tenue.
 Bienveillance de l'indulgence.
 Douceur du langage.
 Dans les paroles, la vérité.
 Dans les actes, la loyauté.
 Dans le cœur, la fidélité.
 L'énergie du travail.
 L'agilité du corps.

De tous ces mérites-là, le plus contesté sera le premier : *Temperantia in victu*.

La sobriété et la gourmandise ! Voilà un sujet sur lequel, en tous temps, les peuples ont bien du mal à se mettre d'accord. Car ils diffèrent d'appétit en même temps qu'ils diffèrent de climat.

N'oublions pas d'ailleurs que dès lors les Français mettaient presque au rang d'un mérite national la bonne cuisine et surtout le bon vin. Nous étions fiers de nos grands crus, jusqu'à en faire une affaire de sentiment. Mettons que nous allions, sur ce chapitre, un peu loin !

A la « gravité romaine », le type classique que l'antiquité a légué, l'adversaire oppose « la légèreté française » (*lucitas gallica*).

A cela, mon inconnu va répondre, non sans une certaine éloquence.

Tout d'abord à ses yeux, le fond du caractère romain, plutôt que la « gravité » c'est « l'obstination » (*perlinacia*).

Tout autres sont les Français, — légers si vous voulez. Mais au lieu de « légèreté », il serait mieux de dire « liberté française ». Le Français ne s'obstine pas. S'il a tort, il reconnaît son tort. On peut le persuader. On peut « tempérer » son âme ; — et comment ? — « par la sagesse et le bon exemple ». Et ainsi on le ramène à ce « juste milieu », qui est la mesure du bien, qui est « la vertu ».

Il est curieux de voir, pour finir, comment mon inconnu s'est heureusement appliqué à revendiquer, à l'avantage des Français, un symbole usuel que l'on aimait à tourner contre eux.

Je veux parler du coq gaulois, et naturellement — étant donné le coq, — de sa crête.

Il était aisé de donner au mot un sens malveillant :

— Ah ! têtes crêtées des Gaulois ! têtes superbes ! Les Français sont des gens « qui ont vite fait de s'attribuer des choses magnifiques ».

Mon homme prend la balle au bond, et il entame sur cette crête la discussion assez heureusement. A vrai dire, dans la basse latinité, les mots *crista*, *cristatus* n'avaient pas un sens défavorable, tout au contraire. On pouvait du moins sans doute les prendre dans les deux sens, ainsi qu'aujourd'hui il nous arrive de prendre le mot *panache*.

Les Gaulois, avait-on dit, ont « la crête de l'insolence ». — Non pas ! répondait mon Français ; leur crête n'est pas celle-là ; leur crête, c'est « la louable crête de la très claire vérité » — *laudabilis crista lucidissimæ veritatis*.

Et il développe cette curieuse expression. Les Français, nous dit-il, comprenant vite la vérité, et, lorsqu'ils la savent, ils ont vite fait de la dire. Leur nature les pousse à dire tout haut la vérité qu'ils savent.

Voilà ce que c'est que leur crête !

J'en reste là, sur ce dernier trait. On trouvera sans doute que c'était bien ici le lieu de donner un instant la parole au vieux Français oublié qui prétendait réclamer pour l'esprit français « la louable crête de la très claire vérité ».

HENRY COCHIN

de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres

L'INSECTE ET L'HOMME

Dans la concurrence vitale qui, à la surface de notre globe, met aux prises tous les êtres organisés, l'homme n'a pas de plus implacable rival que l'insecte.

En contre-balançant la faiblesse des organes par son génie d'invention, l'homme fit reculer ou même disparaître des êtres qui, par leur puissance physique, l'avaient au cours de l'évolution incomparablement distancé. Tandis que des types d'organisation le plus rapprochés de la sienne, qui, par leur force musculaire, semblaient les plus redoutables, étaient obligés de céder aux progrès de son emprise, ou de se transformer par la domestication au gré de ses besoins, l'insecte, orienté par l'évolution dans la voie la plus divergente qui fût ouverte à la voie animale, a réalisé ce paradoxe de faire échec à l'homme en aggravant sa menace à mesure que la civilisation marquait de nouvelles victoires.

C'est que, sous ce nom d'insecte, se range tout un monde de formes organisées comprenant plus de 800.000 espèces distinctes, groupées elles-mêmes en une multitude de genres et de familles, adaptées aux régimes alimen-

taires les plus divers, et qui, par leur organisation ou par leurs mœurs, se trouvent en perpétuel conflit.

Mangeurs de plantes, carnassiers et parasites constituent les forces en présence : elles se heurtent en une incessante mêlée ; de leur multiplication concurrente, des réactions extraordinairement complexes qui s'échangent entre leurs éléments et ceux du milieu extérieur, résulte l'équilibre instable dans lequel se maintiennent les espèces organisées : il est ainsi fait que, malgré les oscillations numériques que peuvent entraîner les variations saisonnières, aucune espèce ne peut prendre sur les autres un développement prépondérant. Et c'est ainsi que de la lutte des êtres naît l'apparente harmonie qui lie entre eux les animaux et les plantes.

Les insectes sont la cause de terribles désastres sur les terres de l'Ancien et du Nouveau Monde. L'homme ne tarde pas à se rendre compte des dangers que présente pour lui son minuscule concurrent. Il entre alors en lutte contre lui et cherche à le détruire.

C'est vers ce but qu'il s'oriente, d'abord d'une façon presque inconsciente, puis en raisonnant sur des données de plus en plus précises, lorsqu'il introduit dans ses méthodes de culture des pratiques destinées à affamer l'ennemi ou à rompre le cycle évolutif de l'espèce nuisible ; parmi les plus anciennes de ces mesures de la tactique agricole, nous trouvons la jachère, l'alternance des cultures et les assolements périodiques.

C'est encore pour ramener un équilibre favorable à ses propres intérêts que soit par la sélection des variétés, soit par le greffage, il cherche à créer chez la plante la résistance ou l'immunité. On se rappelle le triomphal succès qui signala l'application de cette technique, lorsqu'elle fut employée d'abord en France, puis ensuite dans le monde entier, pour organiser la défense de la vigne européenne défaillant sous l'étreinte de son mortel ennemi, le phylloxéra.

Un autre moyen s'offrait encore à l'homme pour diriger contre les ravageurs les forces naturelles, c'était de leur opposer leurs propres ennemis, en orientant leur travail vers son plus grand profit.

Ce fut dans la seconde moitié du siècle dernier que la valeur de cette méthode fut mise en pleine lumière. Et dans le monde entier, la presse a maintenant vulgarisé le retentissant succès qui marqua l'un des premiers essais de son application. On sait qu'il s'agissait de combattre en Californie un insecte d'origine australienne connu sous le nom d'*Icerya*, qui, accidentellement importé vers 1868, prit dans ce pays une extension si rapide qu'en quelques années il menaça d'une ruine complète la culture des orangers, des citronniers et de bien d'autres plantes arbusives...

Riley avait la foi et l'ardeur d'un apôtre et, après une longue et laborieuse campagne, il parvint à convaincre son gouvernement de la nécessité d'envoyer en Australie une mission chargée de découvrir les ennemis naturels de l'*Icerya*. Ce fut en l'année 1888 qu'un entomologiste du département de l'agriculture américain fut spécialement chargé de cette recherche. Après un séjour de quelques mois en Australie, il en rapporta la précieuse et maintenant presque légendaire coccinelle que les naturalistes, en rappel de sa rutilante livrée, ont baptisée du nom de *Novius cardinal*. Lointaine cousine de nos bêtes à Bon Dieu, mais d'une espèce tout à fait inconnue en dehors du continent australien, elle jouait en ce pays le rôle d'ennemi héréditaire de l'*Icerya* spécialisé depuis des centaines de siècles pour vivre uniquement à ses dépens et pour mettre un frein à sa multiplication. Aussi, lorsque le paquebot revenant de Sidney la

mission américaine entra dans le port de Los Angeles, portant dans sa glacière les premiers *Novius* importés, pouvait-on bien augurer du succès de l'entreprise et prévoir que le bon équilibre australien recherché par Riley était à la veille de se réaliser. Dans des insectariums et des serres spécialement aménagés, les *Novius* furent alimentés et multipliés. Distribués par milliers aux horticulteurs de la région et répandus dans les cultures envahies, ils firent s'uche et colonisèrent si bien qu'une année et demie après son introduction la coccinelle australienne avait réduit le nombre des *Icerya* à une quantité négligeable, libérant la Californie du plus redoutable fléau qui ait jamais menacé ses cultures.

Parmi les cas innombrables qui se posent dans le problème de la lutte biologique contre un insecte exotique récemment importé, celui dont je viens de vous entretenir est un des plus simples qui soient. Mais le plus souvent c'est en face de circonstances beaucoup plus complexes que l'on se trouve placé.

Dans tous les pays du monde, l'idée d'opposer l'insecte à l'insecte a fait fortune : et maintenant nous voyons de temps à autre passer dans nos laboratoires des entomologistes voyageurs, partis des antipodes ou de toute autre partie du globe avec mission de rechercher dans nos campagnes les parasites de quelque nouveau fléau introduit de l'ancien monde dans leur lointaine patrie.

L'Europe, d'autre part, a suivi le mouvement ; pour la défense du pommier et de quelques autres arbres, plusieurs acquisitions heureuses sont déjà réalisées, tandis que des dispositions sont prises pour faire face à d'autres menaces. Mais sous nos climats d'Europe, les occasions favorables à l'application de la méthode biologique sont relativement peu nombreuses. Les moyens d'action de nos laboratoires, infiniment plus restreints que ceux dont disposent les services scientifiques des régions transocéaniques, ne nous permettent guère de nous engager dans les travaux fort onéreux et de longue haleine qui sont nécessaires pour mener à bien certaines de ces entreprises ; leur caractère souvent aléatoire invite d'ailleurs à la prudence et leur succès dépend de tant de facteurs que, dans l'état actuel de nos connaissances, l'opération se présente toujours un peu comme une partie de jeu, dans laquelle il y a gros à gagner, mais dont l'issue comporte une part d'incertitude avec laquelle on doit compter.

De méritoires efforts sont pourtant depuis quelques années pour connaître d'une façon plus complète les facteurs qui entrent

en cause, l'importance relative de chacun d'eux, les conditions dans lesquelles ils interfèrent ou s'additionnent : on tend ainsi de plus en plus vers le but suprême de toute science, celui de prévoir.

Par le jeu de toutes ces interventions se combinant de mille manières, tantôt l'on verra sous l'influence des parasites, l'espèce nuisible, suivant un remarquable rythme cyclique, accroître sa population pendant plusieurs années successives, puis déferler en une vague d'invasion qui décroît ensuite rapidement, tantôt au contraire la limite que le parasite assignera à l'insecte destructeur restera sensiblement au même niveau d'étiage, ou bien enfin tous les intermédiaires possibles se présenteront entre ces deux modalités.

Malgré l'importance de ces recherches, on doit reconnaître que, dans l'ordre des phénomènes biologiques, la complexité des facteurs en cause atteint un tel degré que la possibilité d'arriver à une certitude mathématique semble bien devoir nous rester toujours interdite.

Toutefois, sans atteindre à cette certitude, n'est-ce pas déjà beaucoup que de parvenir à la connaissance des faits essentiels et de pouvoir supputer dans une large mesure les chances d'échecs ou de succès ?

C'est pour s'orienter dans cette voie que, dans les pays où l'emploi des parasites a pris en agriculture une importance de premier plan, on se rallie de plus en plus à l'idée des études biologiques préalables effectuées dans les patries d'origine. Avant de se lancer dans une campagne nouvelle pour acclimater les ennemis d'un insecte exotique récemment introduit, il convient, estime-t-on, de rechercher quelles sont, dans ce pays, les conditions d'existence de l'insecte ravageur d'une part et celles des ennemis de ce dernier d'autre part. C'est pour cela que nous voyons établi à Hyères, près de Toulon, depuis de longues années déjà, un laboratoire dépendant du département de l'agriculture des Etats-Unis et dont les travailleurs se consacrent à l'étude des parasites qui attaquent les très nombreux insectes nuisibles importés d'Europe en Amérique par la voie du commerce. Non loin de là et en fréquente relation avec le précédent, se trouve à Menton un laboratoire relevant de notre ministère de l'agriculture. Il est également spécialisé dans les études sur les insectes nuisibles aux cultures et sur leurs ennemis. A l'aide de cages ou d'incubatrices spécialement aménagées, on y fait l'élevage de coccinelles et de parasites utiles divers que l'on cherche à acclimater sur la Côte d'Azur, d'où chaque année on fait des expéditions dans les pays où leur introduction

devient nécessaire. Des colonies de coccinelles australiennes sont ainsi parties de Menton pour se fixer et se multiplier avec succès dans tout notre domaine nord-africain, en Espagne, en Egypte, en Syrie et jusqu'au Mexique.

De telles organisations marquent un dernier progrès dans la lutte que l'Homme a engagée contre l'Insecte destructeur, celui de mettre les travailleurs de chaque pays à même de bénéficier des résultats acquis en dehors de ses frontières, celui enfin de réaliser l'alliance des peuples contre l'ennemi commun.

En approchant du terme de cette étude, ma conscience se trouble d'une obsédante inquiétude. En vérité, c'est un bien noir tableau de ma très chère amie, la bête articulée, que je vous ai présenté ! N'allez-vous pas la mésestimer ? Ne va-t-il pas ressortir de mon exposé que la seule utilité qui puisse être concédée à l'Insecte est celle de se dévorer lui-même par l'intervention de représentants de sa race spécialement entraînés à cet effet ? Vite, remettons les choses au point ! — Comme tant d'autres thèses, celle des rapports entre l'Insecte et l'Homme se présente sous deux faces qui s'opposent. Laisant dans l'ombre les bienfaits de l'Insecte, je n'ai montré que les torts qu'il nous cause, au risque de paraître justifier le dire de ceux qui prétendent que le préjudice porté laisse au cœur de l'Homme plus de traces que les services rendus. Sentant le poids de ma faute, qui s'est encore aggravée par des expressions de langage dont l'antropocentrisme a dû faire frémir d'horreur mes confrères biologistes, je ne puis rester sous le coup d'une responsabilité aussi lourde, et, dans la mesure du possible, je veux réparer !

Le temps me manquant pour glorifier le monde des insectes, il me suffira, pour sa défense, de faire appel à ceux qui nous donnent le plus doux des aliments et le plus somptueux des textiles ; j'évoquerai aussi la légion des Abeilles domestiquées ou sauvages, artisanes pour la plante de la fécondation croisée, sans lesquelles tant de nos belles récoltes disparaîtraient de la terre. *Primum vivere*, le pouvoir primordial de vivre, voilà en fin de compte ce que l'Insecte donne à l'Homme, et par surcroît, Abeilles, Fourmis, Guêpes ou Termites, ne lui donnez-vous pas aussi celui de philosopher sur vos étonnantes communautés, où nos eugénistes et nos politiciens pourraient trouver de puissantes inspirations, mais dont les expériences sociales démesurément osées nous invitent à chercher ailleurs l'idéal !

PAUL MARCHAL
de l'Académie des Sciences

L'ÉCRIVAIN DANS LA SOCIÉTÉ D'APRÈS-GUERRE

Vauvenargues a dit : « On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. »

Certes, en France, — jusqu'à présent du moins, — le goût de la littérature, des idées profondes ou fines, clairement exprimées dans une jolie forme, a été tenu pour une élégance.

Même à notre époque de mercantilisme, de plaisirs violents et rapides, où l'argent semble éteindre toutes autres valeurs, où la matière brime insolemment l'esprit, la France, bouleversée par la guerre, inquiète des fringales et de la dé-moralisation qui en résultent, déçue par une paix qui n'a pas suffisamment rasséréner l'atmosphère du monde, témoigne d'une curiosité intellectuelle qui lui fait honneur.

Il est vrai que, avec la calme hauteur qui donne à son ironie un accent si particulier, Vauvenargues ajoute : « La plupart des hommes honorent les lettres comme ils honorent la religion et la vertu, c'est-à-dire comme une chose qu'ils ne peuvent ni connaître, ni pratiquer, ni aimer. »

Terrible arrêt, auquel mon incurable optimisme refuse de souscrire. Malgré certaines apparences contraires, notre époque — j'en ai la conviction — aime sincèrement les belles histoires qui, un instant, l'élèvent au-dessus des tracasseries matérielles. Elle se plait aux débats d'idées qui la distraient du terre-à-terre où elle risquerait de s'enliser fort tristement, malgré ses éclats de rire et la lugubre cacophonie des jazz-bands.

Mais ceux-là mêmes qui raffolent de ces histoires s'intéressent-ils au sort des écrivains qui leur en font la surprise, et aux conditions de leurs travaux ? Se demandent-ils comment vivent ces montreurs de lanterne magique ?

Certaines personnes insouciantes semblent croire que les ouvrages de l'esprit sont aussi nécessaires et indéfiniment renouvelables que les phénomènes de la

nature. Elles ne doutent pas plus du périodique retour de leur joie que devant le prodigieux chef-d'œuvre d'un arbre en fleur au printemps, ou la féerie des étoiles à travers les frémissantes ramures de la forêt. Combien de lecteurs songent à se dire que cette précieuse fécondité risque d'être contrariée par la dépravation des mœurs et l'injuste rigueur des lois ?

Quelle imprévoyance et quelle ingratitude ! Ces magiciens sont des hommes. Pour créer, il faut qu'ils vivent, qu'ils aient le temps et la force d'observer, de s'émouvoir, d'imaginer, d'écrire. Ils ont un foyer, et à ce foyer des besoins et des devoirs. Ils ne peuvent goûter la sérénité indispensable à leurs travaux, s'ils n'ont et ne dispensent autour d'eux un peu de bonheur, de quiétude et de confiance.

Parmi les plus sincères amis de la littérature, en est-il beaucoup à savoir que la propriété des écrivains — comme celle des artistes — sur leur œuvre est la seule propriété qui ne soit pas perpétuelle ? Savent-ils que les revenus du travail pour créer cette propriété temporaire sont frappés des mêmes impôts que les revenus pouvant se transformer en propriété perpétuelle ? Savent-ils que, depuis la guerre, malgré le renchérissement de la vie, seuls parmi les créateurs, les écrivains restent à peu près payés comme avant la tourmente, et que, pour vivre, pour donner à leurs enfants l'éducation et le pain, la plupart d'entre eux doivent se résigner à cinq fois plus d'accablantes besognes qui, peut-être, nous privent de maints grands livres ?

La spéculation triomphe. Les intermédiaires se gorgent. Les fournisseurs de victuailles et de plaisirs se disputent terres, châteaux et bois. Seule, l'intelligence est traitée en parente pauvre, surannée et ridicule...

Jusqu'au long cyclone de la guerre qui, accumulant plus encore de ruines morales que de ruines matérielles, a bouleversé toutes les valeurs, l'écrivain a presque

toujours pu vivre en faisant œuvre de beauté, en évoquant le passé ou en étudiant les mœurs, les hommes, les idées d'aujourd'hui.

Mais les décevants lendemains de la guerre ont fait de l'écrivain un « demi-solde », — encore « quart de solde » serait-il plus exact ! — un « demi-solde » qui, d'ailleurs, sauf exceptions glorieuses, n'a presque en aucun temps touché la solde entière !

Fiers de servir selon leurs moyens la France et la pensée française, ils se résignaient silencieusement, — au milieu de la résignation générale à tant de peines communes, — aux dures souffrances particulières à leur état. A ces maux ils trouvaient une consolation dans l'espoir que, la tourmente passée, les pacifiques travaux de l'esprit bénéficieraient d'une faveur nouvelle et que, noble pourvoyeuse d'idées, de rêves, de poésie, d'émois humains, la littérature connaîtrait des jours radieux. ☞

Les lions qui nous revenaient si forts de leur enthousiaste élan vers les œuvres de paix, ne tardèrent pas à n'être plus que *les Lions en croix*, comme les appelle l'un d'entre eux, le romancier André Lamandé. Avec eux, leurs cadet dont la voix retentit impérieusement frémissante, et les écrivains de la génération précédente qui n'ont pas le droit d'être compris sous ce beau titre, n'en furent pas moins crucifiés et déçus.

Plus de papier, et du papier trop cher. Chez les éditeurs, les publications ralenties et trop souvent rémunérées presque aux taux d'avant-guerre. Dans les journaux et les revues, à peu près le même régime. Sous toutes formes et en toutes circonstances, dans le vertige de lucre et de plaisir qui caractérise notre époque, dans cette domination de l'argent et l'arrogance de la matière, le pire sans gêne à l'égard de la littérature et un dédain croissant pour les travaux de l'esprit qui, dans le langage d'aujourd'hui, « ne payent pas » !

Injustice suprême ! Tant d'imagination, de raison, de savoir sans récompense,

Quelles fortunes conquerraient les écrivains si, moins attachés à leur art, ils utilisaient en d'autres domaines l'activité intellectuelle, la connaissance des hommes, l'esprit d'invention, les méthodes de raisonnement, l'ingéniosité dont ils font preuve dans les livres ! N'est-ce pas ce qu'a déclaré Montaigne lorsqu'il nous représente le philosophe Thalès s'appliquant soudain aux affaires pour démontrer à certains railleurs qu'il n'était pas incapable de fructueux négoce : « Ayant ravalé son service du profit et du gain, il dressa une traficque qui, dans un an, rapporta de telles richesses qu'à peine en toute leur vie les expérimentés de ces mestiers-là en pouvaient faire de pareilles. » Evidemment, Thalès était très doué. Et rares sont les écrivains prêts, même pour un seul an, à se distraire de leur œuvre.

Alors, pour la plupart d'entre eux, dès le lendemain de la guerre, commença une nouvelle vie secrètement héroïque, qui, depuis huit années, ne fait qu'empirer. Le « demi-solde » littéraire se résigne à toutes les tâches et tous les retranchements. Plus de loisirs pour la méditation, l'étude, la flânerie, si doucement inspiratrice. Que de patience et d'énergie, de courageuse et confiante bonne humeur ! Le « demi-solde » des Lettres s'obstine, se rationne, sourit mélancoliquement, fait des mots qui le consolent un peu de sa gêne, de ses humiliations, des besognes où il se débat pour conquérir le moyen de poursuivre son œuvre. D'exigeants censeurs lui reprochent de ne plus avoir la force et le courage des vastes livres où tiennent tout un monde, toute une époque. Ils oublient que, même sous une signature connue, les éditeurs se refusent à publier de gros volumes. Alors il faut s'ingénier à des raccourcis de 250 pages pour les plus complexes évocations d'idées, de personnages, de foules.

Dès le dix-septième siècle, La Bruyère, déplorant le sort précaire des écrivains, n'allait-il pas jusqu'à prévoir — certes avec ironie — la nécessité du « second métier » que beaucoup d'écrivains contemporains déclarent indispensable !

« Folie, simplicité, imbecillité, fait-il dire par Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe ! Avoir, s'il se peut, un office lucratif qui rende la vie aimable... J'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : « Vous écrirez ! » Ils liront, pour titre de mon nouveau livre : *Du Beau, du Bon, du Vrai, des Idées, du Premier Principe*, par Antisthène, *vendeur de marée.* »

Mais — ô prodige ! — ces difficultés, ce malaise, cette fâcheuse dispersion du talent en trop de besognes secondaires, l'actuel mépris — si peu déguisé — pour l'intelligence et le fruit dérisoire de ses travaux, n'empêchent pas l'éclat, la richesse, la diversité de la littérature d'après-guerre.

A l'heure où nous sommes de la vie française et en dépit des circonstances défavorables dont je n'ai rien tu, peut-on s'étonner d'un pareil élan ?

Après le cyclone de la Révolution et l'épopée impériale, le retour à la paix fut salué par la magnifique explosion du Romantisme, préparée d'ailleurs dès la fin du dix-huitième siècle, dont nous restons éblouis et que notre gratitude s'apprête à justement fêter.

De même, au lendemain de 1870, nos désastres suscitérent les plus féconds efforts de création. Tandis que, en son cœur

de savant patriote, le grand Pasteur, si bon et si simple, se réjouissait de ses découvertes parce qu'elles étaient françaises, les plus hauts écrivains, dans un sursaut de leurs cœurs endoloris, cherchaient à s'élever au dessus d'eux-mêmes ; ceux qui n'étaient qu'esprit, fantaisie et grâces, s'essayaient à des œuvres plus larges. Par des vers de Théophile Gautier, les plus fervents apôtres de l'Art pour l'Art disaient leur ambition de grandir la Patrie. Les chants de *l'Année Terrible* retentissaient dans les âmes. Renan nous donnait sa *Réforme intellectuelle*. Taine écrivait les *Origines de la France contemporaine*.

Magnifique fut l'essor intellectuel de la France après nos deuils. En cette résurrection, notre littérature eut un grand rôle digne d'elle.

Quelle humiliation sit dans notre sanglant triomphe au milieu de tant de ruines entassées sur notre sol pour la liberté du monde et que personne ne nous aide à relever, les Lettres françaises ne donnaient pas la joie et la parure d'un éclatant renouveau !

Est-ce que chez nous, la défaite pourrait être meilleure inspiratrice que la Vitoire ?

GEORGES LECOMTE
de l'Académie française

